

LES ENTREPRENEURS DE SFAX

Une recherche socio-anthropologique a été menée depuis 1988 sur les entrepreneurs de Sfax (1). Elle se constitua par les enquêtes de terrain et une exploration de la réalité des entreprises, au travers de visites des unités de production, d'entretiens non directifs avec leurs responsables, puis d'une lecture historique de la tradition sfaxienne. Nous y défendons la thèse que le capital dévolu par la société sfaxienne n'a pas une valeur strictement économique, ne caractérise pas seulement des équipements technologiques ou des investissements financiers, mais peut concerner des ressources immatérielles mesurables en termes de biens sociaux ou de comportements culturels.

1 - Le terrain et la méthode

Les enquêtes ont été réparties sur plusieurs missions à Sfax de 1987 à 1990. Cinquante entreprises ont été visitées et les interviews de leurs patrons ou principaux responsables furent, dans de nombreux cas, réitérés lors d'un passage ultérieur. Ceci nous assura la possibilité d'un suivi de l'évolution des entreprises et de leur créateur. L'échantillonnage s'est constitué progressivement par prospection individuelle et le plus souvent selon la méthode réputationnelle: nous demandions à chaque interviewé de nous communiquer les coordonnées d'entrepreneurs de ses «réseaux», afin d'élargir peu à peu notre connaissance du «milieu» (2). Les entreprises enquêtées se situent dans les secteurs de la mécanique-fonderie, de la construction (matériaux, électricité), du bois (menuiserie, construction navale), de l'habillement (textile, tricot, chaussures). Les entretiens non-directifs, soit en français soit avec traduction simultanée, portaient sur les thèmes suivants : apprentissage, formation, création d'entreprise, les employés et la gestion du personnel, l'approvisionnement, les matières premières, la relation avec les clients, l'entreprise familiale, la concurrence, la réussite, les activités et intérêts hors-travail, l'appartenance à Sfax.

Nos notes de terrain et des souvenirs confus ne permettront certes pas de dire les égarements et les incertitudes, à la recherche des heures durant, d'une entreprise située au bout d'un jardin fruitier, aux hasards d'une allée de cactus et de figuiers de barbarie, au détour d'un chemin sablonneux de la proche banlieue. Nous n'aurons pas les mots non plus pour traduire cette impression de confusion et de malaise dans un habitat étendu, face à une cité que nous ressentions beaucoup plus tournée vers l'inté-

rieur, dont les manifestations extérieures restaient sinon invisibles pour notre regard, tout au moins intraduisibles pour notre langage.

Tout l'entretien, lorsqu'il devenait enfin possible, était toujours extrêmement cordial, voire chaleureux. Notre identité européenne, et française, nous a probablement - osons-nous penser naïvement - facilité la tâche : notre statut d'étranger, l'extériorité de notre position dans le milieu sfaxien et tunisien, ont peut-être décrispé la relation d'enquête, mis notre interlocuteur en confiance. La distance séparant nos intérêts de ceux de nos interlocuteurs paraissait si étendue qu'elle favorisa paradoxalement la spontanéité de l'information et une transparence relative du discours. Notre enquêteur étudiant tunisien fut à cet égard beaucoup plus souvent mal reçu, et fréquemment avec méfiance. Reste bien sûr que notre hôte se devait de se comporter de manière conforme à l'image qu'il se faisait de nous. Nous n'éluciderons de ce fait pas les réticences, les exagérations, voire les mensonges que nous primes généralement pour «paroles comptant». Le tableau que nous avons dressé de Sfax les intègre, et peu importe qu'ils viennent embellir ou noircir notre récit, le «Sfax» des «représentations» n'est-il pas malgré tout celui d'une «réalité» ?

Si nos questions ont bien cherché à cerner les motivations personnelles du créateur d'entreprise, son désir d'affirmer un projet, elles ont tenté d'en mettre à jour la dynamique sociale porteuse, l'inscription par exemple dans des réseaux relationnels et familiaux, la référence à une formation, un apprentissage.

Notre questionnement visait ainsi à reconstituer les surdéterminations sociales du projet individuel. Nous voudrions évoquer à ce propos l'idée sartrienne d'*objectivation sociale*, c'est-à-dire la manière dont l'individu formule, rend visible, objective, un ensemble de déterminations collectives dont il est porteur, dont il fait dans l'ici et le maintenant, l'expérience. Nous dirons sur ce point que l'acteur n'a pas toujours conscience de ces déterminations qui le constituent. C'est alors le rôle du chercheur que de pointer ces surdéterminations, en catégorisant par exemple ces «destins typiques» évoqués par Alfred Schutz (3), comme points de jonction entre le particulier et l'universel, outil du passage de la contingence individuelle à son exemplarité sociale.

Nous nous sommes attachés à pointer cette exemplarité lorsque certains témoignages obéissaient aux mêmes lois de répétition. Ces répétitions nous ont ainsi conduit à proposer des cas «typiques» d'entrepreneuriat, à rassem-

bler certaines entreprises dans les similitudes offertes par les «trajectoires» de leurs patrons.

2 - Le tissu entrepreneurial sfaxien

Les projets entrepreneuriaux sfaxiens témoignent de dynamiques d'insertion au sein du tissu socio-industriel, et de manières d'«agir» le développement à la fois différentes et complémentaires.

Il s'agira pour ceux que nous avons nommés, les «pères» de l'industrie, de s'adapter entre tradition et modernité et de réorganiser leur patrimoine de manière à le transmettre dans les meilleures conditions.

Le «nouvel» industriel de son côté, patron autodidacte reconverti ou diplômé d'écoles étrangères, est le plus souvent bien implanté avec un quasi-monopole du marché (fabrique de paumelles, robinetteries, matériel électrique). Son souci est de préserver son indépendance et de s'autonomiser professionnellement tout en revendiquant son appartenance au tissu socio-industriel sfaxien.

Les entrepreneurs «innovateurs» mettent, eux, l'accent sur l'innovation et déplorent toutefois leurs difficultés à passer le cap de la commercialisation par manque de fonds, incapacité à gérer ou à résister à la concurrence (l'inventeur de brouettes et de presses à emboutir, les fabricants de lampadaires, de pompes à essence, de cornières métalliques, d'objets domestiques en bois d'olivier). Certains de ces entrepreneurs, anciennement dans «l'informel», évoquent les entraves administratives et les liens qu'ils ont conservés avec des sous-traitants non-structurés (confection, mécanique, produits détergents).

Viennent ensuite les artisans «entrepreneurs» souvent mal visibles, qui conçoivent eux-mêmes leurs machines et outils de production, et utilisent leurs propres réseaux de distribution (un concepteur de machines à plumer les poulets, à traiter le cuir, un fabricant de pièces de rechange pour voitures). Par delà le capital technique et innovateur qu'ils possèdent, les artisans-entrepreneurs se heurtent à la difficulté de commercialiser et avouent ne pas pouvoir réaliser leur volonté d'entreprendre dans un contexte qui ne les porte pas et où l'absence de débouchés, stimulée par la concurrence, s'avère cruciale en les poussant progressivement vers la sous-traitance marginale.

Notre intérêt s'est aussi porté sur les «micro-artisans», commerçants du centre ville, chaudronniers ou confectionneurs de chaussures, insérés dans des entreprises-milieu parfois situées en Medina. Dans ce dernier lieu, la trajectoire du patron est le plus souvent modeste et l'accumulation limitée, souvent tributaire d'un circuit marchand extérieur. Son souci est moins d'innover ou d'entreprendre que de se maintenir et de subsister.

Par delà cette typologie, nous avons voulu considérer dans cette présentation, les lignes de force du capital entrepreneurial sfaxien.

3 - Le patrimoine socio-culturel

Un patrimoine socio-culturel favorisant la volonté d'entreprise existe à Sfax. Il se compose de quatre types de ressources.

Les ressources de la religiosité tout d'abord, mettent l'accent sur les valeurs de l'intériorité et de l'individu, de l'autonomie personnelle dans le travail et la connaissance, de la confiance en soi et en Dieu, fondant toute capacité d'action («Je crois au savoir comme on croit en Dieu»). Ali Zouari a montré que dans la tradition sfaxienne les hommes de sciences et les commerçants bénéficient d'un respect religieux (4). Il a de même explicité les interdépendances entre le négoce et les mouvements spirituels aux XVIIème et XVIIIème siècles : les pèlerins, pour le Levant, partaient de longs mois avant le pèlerinage et y pratiquaient des opérations commerciales.

Les ressources du lien familial édifient d'autre part la famille, sous l'autorité du père, comme une unité organique combinant évolution et modernisation, et pouvant se régénérer de l'intérieur pour le meilleur (continuité, confiance) et le pire (querelles familiales). Système d'aide et de survie pour les petits métiers, la solidarité familiale a tout au long de l'histoire sfaxienne, été au service de l'entrepreneuriat des grandes familles dans «l'achat de maisons, de boulangeries, d'huileries et de terres agricoles» (A. Zouari).

En troisième lieu, les ressources de l'indépendance professionnelle sont maintes fois préférées au salariat et à la fonction publique (ministère, SNCFT, STEG...). Riadh Zghal a montré en ce sens que la sagesse islamique dévalorisait le travail sous les ordres comme portant atteinte au principe de dignité par le fait de vendre sa personne (5). Ce désir de liberté participe toutefois à Sfax d'un processus de contrôle social. Créer son entreprise et embrasser l'indépendance, c'est aussi se faire reconnaître par les autres et accéder à une «place» dans l'ordre social : «un type qui ne travaille pas, qui ne crée pas, qui ne démontre pas aux autres qu'il est capable de faire, est passif, un bon à rien».

Enfin les ressources de l'appartenance s'imposent à Sfax. Le discours de référence culturelle de nos interlocuteurs sous-tend toujours le discours professionnel : on réussit parce qu'on est sfaxien, et que l'on situe son métier dans un milieu - la «sfaxité» - générateur de réussite.

La plupart des patrons interrogés présente à cet égard la main d'œuvre sfaxienne comme plus «facile», plus «docile» qu'ailleurs. Une telle argumentation vient bien sûr maintenir les motivations d'intérêts d'ordre économique légitimant en retour l'image culturelle.

4 - La dynamique entrepreneuriale

La dynamique entrepreneuriale sfaxienne se caractérise d'une part par des entreprises qui se reproduisent. Leur petite taille favorise la formation polyvalente des apprentis et en fait un laboratoire de l'initiation à la petite entreprise privée, un lieu de reproduction sociale du «milieu» de leur patron : réseaux de fournisseurs, de sous-traitants et de

clientèle. Ils acquièrent par cette connaissance un avantage réel sur les apprentis formés dans le secteur industriel. Leur "mise à son compte" dans une entreprise de même taille s'en trouve facilitée.

Notons d'autre part que la démultiplication des entreprises est alimentée à Sfax par le secteur structuré ou moderne que beaucoup quittent pour s'installer dans la petite initiative privée. Ce n'est pas le cas dans la plupart des pays où les gens du «*petit secteur privé*» proviennent d'ailleurs et sont parfois même marginaux. Il existe donc à Sfax moins un passage lent et voulu par les autorités, de la micro-initiative à l'unité structurée, qu'un débouché interne et continu du secteur salarié vers la petite entreprise. Dans cette perspective, les capitaux agricoles ou les épargnes du secteur public (à la SNCFT ou à la STEG par exemple) sont souvent mis à profit et «*rentabilisés*» lors de la "mise à son compte".

Enfin dans le cas des unités de production plus importantes, la dynamique entrepreneuriale sfaxienne se manifeste par l'extention et la quête de complémentarité, beaucoup plus que par l'augmentation de la taille et de la puissance de production. On peut y voir une contrainte économique face à un marché réduit. Mais c'est aussi l'expression d'une recherche d'autonomie dans le travail : un fabriquant de filets de pêche s'adjoindra, par exemple, une société de pêche en mer, puis de congélation des produits voire de fabrication de congélateurs.

Enfin, notons que l'élan entrepreneurial sfaxien se trouve particulièrement stimulé par la concurrence en matière d'innovations. Si les nouveaux industriels affirment ne pas s'en soucier, tous les autres la déplorent. Ainsi nombreuses sont les entreprises traditionnellement implantées à Sfax qui déclarent «*fabriquer une nouveauté*» lorsqu'un de leur produit est imité. Ne pouvant en effet, couvrir les frais généraux d'un article pour lequel les petits entrepreneurs pirates ne paient pas les taxes, la solution de la fuite en avant par une nouvelle création s'impose à eux. En ce sens le préjudice porté, sur le marché sfaxien, par les cordonniers de la Médina, aux industriels de la ville nouvelle, atteste que ce système d'agressivité économique maintenu par le climat de manque du marché, est interdépendant et que les «*petits*» représentent un danger pour les plus «*gros*».

Terminons par la désignation de deux caractéristiques de l'autonomie sfaxienne, entre développement endogène et exogène. Les contraintes de l'isolement et du repli apparaissent comme un creuset de l'autonomie sfaxienne. Pour beaucoup, l'agressivité sfaxienne aurait été façonnée au fil des temps par son éloignement géographique, la fermeture du marché tunisien et de longues périodes politiques difficiles comme autant de défis aux structures économiques du pouvoir central. Ainsi à la manière d'une dialectique, la pénurie du contexte aurait induit le sujet à se fermer et à descendre en lui-même, à exploiter des potentialités d'autonomie précisément stimulées par le manque; autonomie qui serait devenue par la suite l'un des pivots de sa domination régionale et de son ouverture sur l'extérieur. Tel

est le cas du voyageur sfaxien. Son ouverture, dans la continuité de sa tradition commerçante et voyageuse, se manifeste par exemple par sa perméabilité, sa receptivité face aux technologies des autres, aux innovations étrangères, aux séjours et stages d'études que privilégie l'ingénieur sfaxien, ou encore par sa présence constante d'hommes d'affaires et de curieux dans les foires internationales. Le développement à l'étranger devait rester, Ali Zouari l'a bien montré, un moyen de renforcer la cohésion du groupe : on se mariait parfois sur place avec une fille de Sfax. De même le voyage de l'industriel sfaxien en terres lointaines, demeure un «*passage*» obligé au cours duquel il épouse des connaissances n'existant que par leurs potentialités de mise à profits lors du retour. Car nos entretiens ont bien montré que l'élargissement des frontières du monde qu'opère le sfaxien, est généralement finalisé par le retour. Il est rarement vécu comme un signe d'acculturation, comme une rupture avec la tradition, mais plutôt comme une adaptation souple à la modernité, comme un élément de formation et de renforcement de l'identité.

Pierre-Noël DENIEUIL

Laboratoire de sociologie

du changement des institutions

IRESO-CNRS

-
- (1) Conduite avec l'aide du CDTM, elle a été impulsée à l'origine par Moncef Bouchrara et Robert Jaulin. Elle fut par la suite, soutenue par Riadh Zghal, professeur à l'université de sciences économiques et de gestion de Sfax, dont la contribution met en évidence les liens existant entre l'histoire de Sfax, sa culture populaire exprimée dans les proverbes, et les représentations de ses entrepreneurs en matière de travail et d'innovation technologique. Notre présentation reprend les grandes lignes d'un ouvrage à paraître sur ce thème («*Les entrepreneurs du développement : la dynamique de Sfax*». - L'Harmattan, 1992.), et s'inspire de notre communication au colloque : «*La dynamique économique de Sfax entre passé et avenir*», organisé à Sfax du 28 au 30 novembre 1991, par l'association de sauvegarde de la Médina de Sfax et l'association des amis des musées des Arts et Traditions populaires de Sfax.
 - (2) Ajoutons à cela une quinzaine d'entretiens et visites d'entreprises effectuées par Jalel Maalej, étudiant de Mme Zghal, dans le cadre du stage d'été pour son mémoire de sciences de la gestion à l'Université de Sfax.
 - (3) Alfred Schutz, le chercheur et le quotidien. - Paris : Méridiens-Klincksieck, 1987.
 - (4) Cf. Ali Zouari. - Les relations commerciales entre Sfax et le Levant. - Tunis : Institut National d'Archéologie et d'Art, 1991.
 - (5) Cf. Riadh Zghal. - Culture et comportement organisationnel, schéma théorique et application au cas tunisien. - Tunis : Cerp, à paraître en 1992.